Document generated on 07/11/2025 8:47 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Objets choisis

Number 147, Winter 2016

La parole aux objets

URI: https://id.erudit.org/iderudit/79998ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(2016). Objets choisis. *Continuité*, (147), 29–40.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

OBJETS CHOISIS

Continuité a demandé à des musées de tout le Québec de présenter une pièce de leur collection. Les 21 objets sélectionnés sont autant de façons de raconter l'identité québécoise.

Trésors archéologiques

Elle ne date pas d'hier, la fréquentation humaine du territoire québécois. Qu'ils remontent à la préhistoire ou à la Nouvelle-France, les objets que mettent au jour les fouilles archéologiques nous renseignent sur la vie de ceux et celles qui nous ont précédés.

Mystérieuse pierre polie

L'esthétique épurée de l'objet d'ardoise polie en forme d'oiseau qu'a choisi Pointe-du-Buisson, Musée québécois d'archéologie montre l'habileté de son artisan. Mais à quoi servait-il ? Certains chercheurs voient dans les pierres finement façonnées de ce genre des poids de propulseur utilisés pour augmenter la portée des lances ou des saguaies. La découverte de l'artéfact dans une fosse recouverte de grandes dalles de pierre suggère toutefois un autre usage. Puisqu'il a été retrouvé dans un lieu de sépulture, les archéologues supposent qu'il s'agit d'une offrande funéraire, ou à tout le moins d'un objet rituel.

Cette pierre aviforme (*birdstone*) fait partie des 2 millions d'artéfacts du musée de Beauharnois. Comme le reste de la collection, elle témoigne du passage de groupes humains sur la pointe pendant la préhistoire. Les archéologues l'associent à la tradition culturelle Meadowood, dont l'âge d'or se situe entre 3000 et 2400 avant aujourd'hui. Très mobiles, les populations appartenant à cette tradition profitaient du réseau hydrographique pour circuler et échanger des biens et des savoir-faire dans tout le nord-est du continent.

À ce jour, seulement six pierres aviformes ont été découvertes au Québec. Parmi elles, trois l'ont été en contexte funéraire, dont deux au site archéologique de la Pointe-du-Buisson.

(Caroline Nantel)

Source : coll. Pointe-du-Buisson, 69-5001-23L/ 69ME5-3L, photographie de Luc Bouvrette

Retrouver le temps perdu

Le site de Pointe-à-Callière, lieu de fondation de Montréal, a beaucoup à dire. Des vestiges importants se cachent entre autres sous le 214, place D'Youville. C'est là que Paul de Chomedey de Maisonneuve, le fondateur de Montréal, a édifié le fort de Ville-Marie (1642 à env. 1670). Ensuite, Louis-Hector de Callière, gouverneur de Montréal, y a construit son domaine à partir de 1695.

De 2002 à 2014, l'Université de Montréal a mené des fouilles sur le site en partenariat avec Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire. Des archéologues et leurs étudiants y ont recueilli des fragments d'ardoise pour la plupart incisés de lignes. Au départ, ils ont associé ces fragments à la toiture du château de Callière. Mais à mesure qu'ils en trouvaient de nouveaux, un objet semblait prendre forme. Les archéologues ont alors décelé un motif d'angles rayonnant à partir d'un point central.

Les restaurateurs du Centre de conservation du Québec ont reconnu dans l'objet un cadran solaire vertical. Le tracé des angles indique qu'il était utilisable à la latitude de Montréal (45° 31' Nord) et qu'il aurait pu être fixé au mur sud d'un édifice du domaine de Callière, ou peut-être même du fort qui l'avait précédé. Selon des experts, il pourrait s'agir du premier cadran solaire fabriqué à Montréal. Le caractère exceptionnel de cette découverte reflète la rareté même de ce type d'objet au XVII[e] siècle.

Il sera possible d'observer le fameux cadran solaire à Pointe-à-Callière dès mai 2017, dans le nouveau pavillon qui mettra en valeur les vestiges du fort de Ville-Marie et du domaine de Callière, à l'occasion du 375[e] anniversaire de Montréal.

(Louise Pothier)

Source : Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, photographie d'Alain Vandal

Racines autochtones

Les autochtones ont joué un rôle majeur dans le développement de l'identité québécoise. Certains objets en témoignent, en plus de rappeler des traditions marquantes et des cultures disparues.

Source : coll. Musée régional de la Côte-Nord, photographie de Steve Dubreuil

Véhicule utilitaire sport

L'exposition permanente *Terres de sens. Le grand voyage* du Musée régional de la Côte-Nord présente un spécimen de cométique. Ce type de traîneau à chiens, en bois ou en os, servait au transport des gens, du matériel ou du courrier sur le littoral nord du golfe du Saint-Laurent. Son nom vient de l'inuktitut *qamotiq*. Les Inuits y attelaient jusqu'à une dizaine de chiens afin de franchir les rivages englacés et les plaines enneigées.

Les engagés eurocanadiens des postes de pêche de la Basse-Côte-Nord ainsi que du détroit de Belle-Isle, qui avaient des contacts ponctuels avec des Inuits du Labrador au cours du XVIII^e^ siècle, utilisaient eux aussi ce véhicule ingénieux.

Gilles Vigneault a immortalisé le plus célèbre des livreurs de courrier en cométique dans sa chanson *Jos Hébert*, en 1959. Personnage à la bonne humeur légendaire, Joseph Hébert (Berthier-sur-Mer, 1830 – Tête-à-la-Baleine, 1919) a assuré ce service de 1879 jusqu'à son décès. Deux fois par hiver, il effectuait le trajet qui sépare Havre-Saint-Pierre de Blanc-Sablon. Même si les villageois l'accueillaient avec chaleur, Hébert était parfois contraint, vu les vastes distances à parcourir, de dormir à la belle étoile, entouré de ses chiens.

Autrefois, les chiens de traîneau se comptaient par centaines dans tous les villages nordiques du golfe du Saint-Laurent. Il y a une soixantaine d'années, l'adoption de la motoneige a mis fin à leur règne. Reste qu'on voit encore à l'occasion des bolides des neiges ultramodernes tirer… un cométique. Un bel exemple de métissage technologique ! (Steve Dubreuil)

Un dictionnaire précieux

Parmi les 25 000 objets qui composent la collection du Musée des Abénakis d'Odanak, le dictionnaire françois-abnaquis qu'a écrit en 1715 le père Joseph Aubery (1673-1756) possède une valeur inestimable. L'institution l'a acquis de la mission Saint-François-de-Sale en 1962.

Source : Musée des Abénakis

Aubery s'est installé à Odanak en 1709, à l'époque où les Jésuites fondaient cette mission aux abords de la rivière Saint-François. Acteur du maintien des relations de la Nouvelle-France avec ses alliés des Premières Nations, il a rédigé en parallèle plusieurs livres en abénakis, dont le fameux dictionnaire.

Pour se rendre jusqu'à nous, ce dictionnaire écrit à la main il y a exactement 300 ans a dû vaincre bien des périls. On raconte qu'il a pu survivre à la destruction du village par le major anglais Rogers et ses troupes, en 1759, parce qu'un autre jésuite de la mission l'avait avec lui, au presbytère de Yamaska, lors de l'attaque. Sans compter qu'il a résisté aux incendies de 1816 et de 1900 qui ont ravagé la quasi-totalité des archives de la mission.

La langue abénakise n'est plus parlée de nos jours. On comprend donc facilement l'importance du dictionnaire pour la société abénakise actuelle. En plus de dresser un portrait de la culture et du patrimoine matériel de cette Première Nation vers 1700, il sert de référence pour le réapprentissage de la langue traditionnelle. (Vicky Desfossés-Bégin)

Manifestations de foi

Des édifices qui s'imposaient au cœur des villes et des villages, des célébrations qui rassemblaient les fidèles, des communautés qui s'impliquaient dans la société… Pendant longtemps, la religion a teinté le quotidien des Québécois. Cette omniprésence a laissé des traces.

Source : Pulperie de Chicoutimi

Chemin de croix

La croix en fer forgé de l'artisan Jean-Baptiste Lozeau est tout ce qui reste de la deuxième chapelle de Chicoutimi, construite en 1726 à la demande du père jésuite Pierre-Michel Laure pour desservir le poste de traite de l'endroit. À l'origine surmontée d'un coq en fer-blanc, la croix coiffait le clocher de la chapelle du père Laure, considérée comme le berceau de la ville, voire de la région. La Pulperie de Chicoutimi, musée régional, la conserve dans sa réserve.

Magnifique exemple de ferronnerie ancienne, la croix est ornée de volutes et de fleurs de lys en lames de fer battu. Forgeron, serrurier et ferblantier respecté, Lozeau en a fabriqué deux similaires, l'une pour la seconde chapelle des Ursulines de Québec en 1724 et l'autre pour Richibouctou, au Nouveau-Brunswick, en 1732.

Aucun bâtiment ne subsiste du poste de traite de Chicoutimi, plaque tournante du commerce des fourrures jusqu'au XIX^{e} siècle.

Quant à la chapelle, elle a été démolie en 1856, en raison de sa vétusté. Le coq a dès lors été conservé au Séminaire de Chicoutimi, où il sera détruit dans l'incendie d'une partie de la ville, en 1912. La croix, elle, fera bien du chemin ! Installée un temps dans le cimetière attenant au Séminaire, celle qu'on appelle alors la croix du cimetière des Jésuites marquera à compter de 1879 l'emplacement d'une fosse commune à l'actuel cimetière Saint-François-Xavier. Un forgeron la restaurera vers 1935. (Cathleen Vickers)

Touche italienne

Le vitrail *Mère du Créateur* réalisé pour la cathédrale de Trois-Rivières compte parmi les grandes réussites de Guido Nincheri. Ses 125 verrières constituaient en quelque sorte le catalogue de l'artiste : elles lui ont souvent servi d'inspiration, notamment pour les vitraux de l'église Nativité-de-la-Sainte-Vierge-d'Hochelaga, à Montréal.

En décembre 2013, le Musée du Château Dufresne, devenu depuis le Musée Dufresne-Nincheri, a acquis l'ancien studio de Nincheri, situé boulevard Pie-IX, à Montréal. On peut notamment y voir la maquette de *Mère du Créateur* parmi d'autres œuvres préparatoires à son travail d'ornementation religieuse et de vitraux.

À la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, les paroisses et les diocèses québécois ont largement fait appel, pour les tableaux et les sculptures de leurs nombreux nouveaux lieux de culte, à des artistes et artisans d'origine italienne. L'Église catholique québécoise affichait ainsi avec ferveur son ultramontanisme, c'est-à-dire son rapprochement de Rome. Formé à l'Académie des beaux-arts de Florence en ornementation, en architecture et comme fresquiste, Guido Nincheri (Prato, 1885 – Rhode Island, 1973) fait partie de la vague. Important artiste italo-canadien de son époque, il témoigne de l'apport considérable de la communauté italienne aux arts québécois et canadiens.

Nincheri émigre au Québec vers 1914. Avec son personnel, il décore plus de 200 édifices religieux en Amérique du Nord. Au départ, il ne se spécialise pas dans les œuvres religieuses – le décor profane du Château Dufresne de Montréal, axé sur les allégories et mythes gréco-romains, le montre bien. L'art religieux deviendra toutefois son principal débouché. Il concevra, selon les commandes, vitraux, décor peint (marouflé ou à fresque), mobilier (il se fait à l'occasion designer), et même quelques plans d'églises. (Paul Labonne)

Source : coll. Musée Dufresne-Nincheri, don de la famille Nincheri, photographie de Joanne Lacoste

La Fête-Dieu vue par Lemieux

Le Musée national des beaux-arts du Québec a acquis l'huile sur toile *La Fête-Dieu à Québec* de Jean Paul Lemieux (Québec, 1904 – Québec, 1990) en 1945, soit un an après sa réalisation. Dans une composition en forme de S et par l'emploi de raccourcis, le célèbre peintre de Québec reproduit la procession de la Fête-Dieu, grand événement liturgique d'avant la réforme du concile Vatican II (1962-1965). Entre la haute-ville et la basse-ville, pavoisées pour l'occasion aux couleurs du Québec, de la France et du Vatican, diverses associations pieuses se succèdent de la basilique-cathédrale de Notre-Dame-de-Québec à l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Elles précèdent et suivent le saint sacrement que portent, en plein centre du tableau, des membres du clergé surmontés d'un dais d'exposition. Certains dévots s'agenouillent au passage de l'ostensoir. D'autres surveillent la scène depuis les remparts. Une telle multitude d'éléments iconographiques constitue aujourd'hui un formidable inventaire de pratiques religieuses du passé.

Empruntant à l'art naïf, Lemieux insère dans le tableau quelques scènes humoristiques qui ont l'art de captiver grands et petits. Regardez bien l'arbre dessiné en bordure du tableau, en haut, à droite : il s'y trouve un détail amusant. Lemieux s'est en outre lui-même représenté en propriétaire de taverne. Les bras croisés devant les portes de son établissement fermé, il semble maugréer devant le défilé qui le prive de son gagne-pain. (Daniel Drouin)

Source : coll. MNBAQ, photographie de Patrick Altman

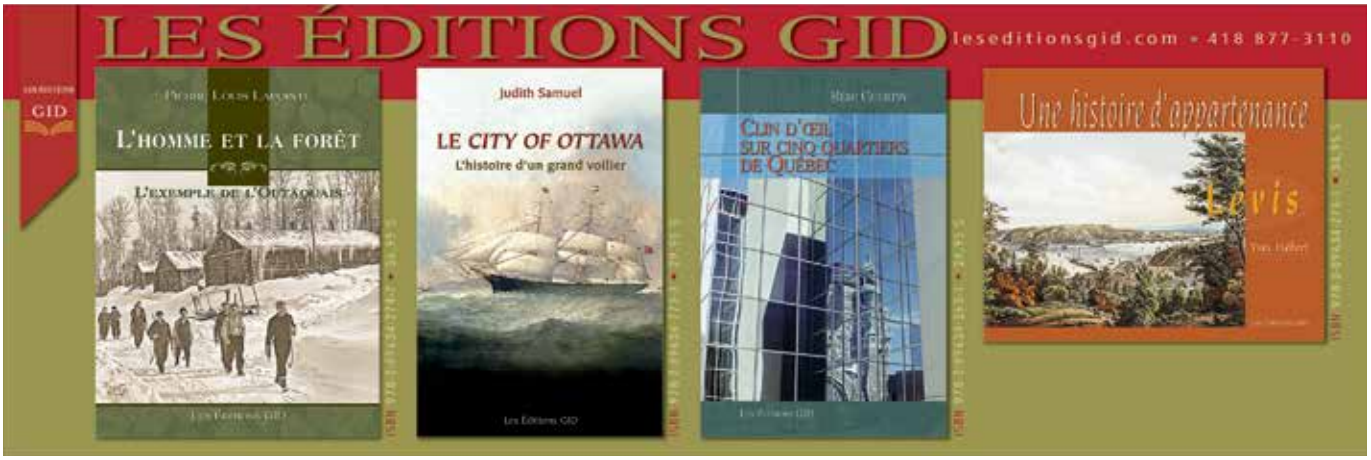
Source : coll. Le Monastère des Augustines

Pharmacie portative

Un droguier réalisé vers 1950 fait partie des collections des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec. Il est le fruit d'un travail universitaire en pharmacie de sœur Marguerite-Marie-Isabelle Gosselin, dite Marie de la Croix (1916-2002). Entrée au monastère en 1941, cette femme de foi et de science termine son cours d'infirmière à l'Université Laval en 1948 et obtient son baccalauréat en pharmacie en 1953. Infirmière puis pharmacienne à L'Hôtel-Dieu de Québec, elle enseigne la pharmacie à l'Université Laval en 1964.

Un droguier, comme un herbier, rassemble des échantillons de spécimens naturels à des fins pédagogiques. Les éléments qui lui donnent son nom, les drogues, entrent dans les préparations pharmaceutiques. Un droguier est généralement classé par ordre alphabétique ou de familles naturelles. Il permet de conserver certaines parties de végétaux trop volumineuses ou inadaptées pour un herbier : racines, tiges, écorces, grains, fleurs, fruits, résines, gommes et poudres. Des générations de religieuses apothicaires se sont servi de plantes pour composer leurs remèdes (onguents, pommades, sirops, alcools médicinaux, teintures mères, tisanes ou confitures).

Ce droguier, comme nombre d'objets laissés par sœur Gosselin, rappelle le rôle qu'ont joué les Augustines dans l'histoire de la santé au Québec. Arrivées en Nouvelle-France en 1639, ces religieuses y ont fondé le premier hôpital, avant d'édifier 11 autres monastères-hôpitaux dans la province. Aujourd'hui, le droguier a rejoint les quelque 1000 pièces mises en valeur dans la nouvelle exposition du Musée du Monastère des Augustines : *Augustines. Soigner corps et âme.* (Ariane Blanchet-Robitaille)



Preuves circonstancielles

Transmis de génération en génération, offerts en cadeau, gages d'appartenance ou souvenirs de guerre, les objets nous racontent l'histoire, la grande comme la petite.

Une corne à poudre éloquente

Le Musée Stewart de Montréal possède une corne à poudre de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. La monture et la chaîne en argent sterling qui l'accompagnent portent le poinçon des orfèvres T. Phipps & E.D. Robinson, daté de 1802. Du XVI[e] siècle jusqu'à l'arrivée des cartouches au XIX[e], on se servait des cornes de bovidé pour contenir la poudre à canon ou à mousquet. La corne était un matériau à la fois accessible, résistant et étanche.

Les cornes à poudre gravées de cartes ont toutes la même origine : l'Amérique du Nord des années 1750 à 1800. On ne les trouve nulle part ailleurs. Finement dessinées, ces cartes commémoraient souvent des batailles. La corne du Musée Stewart montre des scènes de la prise de Québec en 1759 : on y voit les camps de Wolfe et de Montcalm, ainsi que la ville et le port de Québec. L'artéfact arbore également les armoiries de George II roi de Grande-Bretagne, de Frédéric II de Prusse et du clan Macdonald of Sleat. On croit que c'est un officier du 78th Fraser Highlanders qui l'a gravé, en 1759 ou en 1760. Premier à prendre d'assaut les plaines d'Abraham, ce régiment britannique, qui comptait alors 1100 soldats, a mené à la capitulation de la ville.

Le Musée Stewart a acquis la corne à poudre en 1975 des mains de Lady Macdonald of Sleat. L'objet, d'origine écossaise mais témoin d'un pan d'histoire très important pour le Québec, avait été transmis de génération en génération. (Myriam Perron)

Source : Musée Stewart

Coffret-cadeau

Il existe deux exemplaires du coffret en érable piqué *The Maple Box* réalisé par le photographe canadien William Notman (1826-1891). L'artiste a offert le premier au prince de Galles lors de l'inauguration en 1860 du pont nommé en l'honneur de sa mère, la reine Victoria. Il est conservé en Angleterre. L'autre se trouve au Musée McCord, à Montréal.

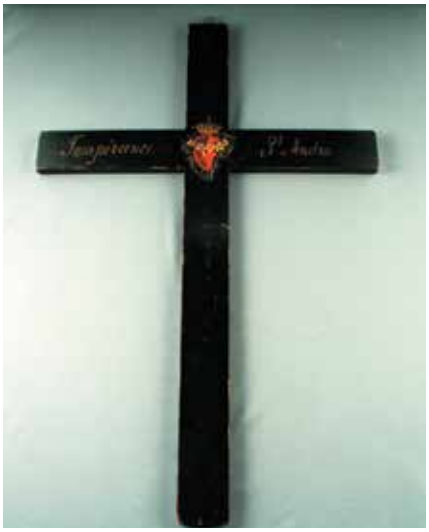
Le coffret comprend deux portfolios, intitulés *Canada East* et *Canada West*. Ses images montrent la construction du pont et du chemin de fer reliant l'île de Montréal à la rive sud du Saint-Laurent, de même que plusieurs villes et villages du Canada-Uni (les futurs Québec et Ontario de la Confédération de 1867).

Vers 1854, la photographie stéréoscopique – un procédé permettant de percevoir le relief – gagne en popularité. L'un des plaisirs de la société victorienne consiste alors à contempler des vues en trois dimensions. Cette mode explique l'inclusion au coffret d'une paire de lunettes stéréoscopiques et de nombreuses stéréographies. Le coffret comprend aussi des photographies grand format.

Notman a réalisé cette œuvre d'exception au début de sa carrière. Elle préfigure l'envergure de sa réussite. Le studio Notman, actif de 1856 à 1935, contribuera au rayonnement culturel de Montréal et à la formation d'une identité nationale, notamment par ses portraits de Canadiens remarquables et ses paysages de l'Ouest durant la construction du chemin de fer transcontinental dans les années 1880. La pratique visionnaire de William Notman, basée sur des principes esthétiques, sur l'innovation et sur le travail d'équipe, annonce la photographie du XX[e] siècle.

Cette pièce de collection sera mise en valeur dans une exposition que le Musée McCord consacrera au photographe en 2017, à l'occasion du 375[e] anniversaire de Montréal et du 150[e] de la Confédération canadienne. (Hélène Samson)

Source : coll. Musée McCord, 1975.2, photographie de Marilyn Aitken



Source : Musée des religions du monde

La modération a bien meilleur goût

La croix de tempérance que Pierre et Véronique Riverin ont donnée au Musée des religions du monde de Nicolet vient de Kamouraska et date de la fin du XIX^e siècle. Mais surtout, elle témoigne d'un mouvement qui a marqué toute une époque.

Au tournant du XX^e siècle, au Canada, une croyance persistante voit dans l'alcool le principal responsable des maux de la société. Naît alors le mouvement pour la tempérance, qui prône d'éviter l'alcool ou de le boire avec modération.

Les croix noires remises aux membres des ligues de tempérance ornent les maisons et rappellent aux occupants leur devoir d'abstinence.

Au départ, les sociétés de tempérance tolèrent la consommation modérée de bière et de vin. Avec le temps cependant, l'abstinence et la prohibition totales s'imposent partout au pays. Sauf au Québec. Ainsi, quand le gouvernement fédéral tient un référendum sur la prohibition de l'alcool en 1898, le Québec est le seul à s'y opposer, à 80 %. Puis, en 1918, un référendum visant à légaliser la vente du vin, du cidre et de la bière permet au Parlement québécois de voter une loi interdisant seulement le commerce des spiritueux – ce qui n'empêchera pas la population d'en fabriquer dans la clandestinité ! Sans compter que la « maladie » est pendant longtemps un prétexte pour boire en toute légalité au Québec, car des médecins rédigent des ordonnances délivrées dans les pharmacies, où l'on peut se procurer de l'alcool. Une façon originale de contourner la loi ! (Jean-François Royal)

Salut au drapeau

Le Musée Royal 22^e Régiment conserve précieusement le premier drapeau régimentaire, confectionné par des femmes de Saint-Jean-d'Iberville et offert au régiment le 3 mars 1915. On peut le voir à la Citadelle de Québec.

Source : Musée Royal 22^e Régiment

Ce drapeau en soie bleue, bordé d'une frange dorée, a hérité sa composition de la tradition militaire britannique. Son ornementation cumule des symboles de l'appartenance culturelle des premiers membres du régiment : un castor, la devise « JE ME SOUVIENS » inspirée de l'inscription sur la façade de l'hôtel du Parlement à Québec, les armoiries de la province (1868) et la désignation « 22^ième REGT. CANADIEN FRANÇAIS ». De façon complémentaire, les rameaux d'érable, symbole du peuple canadien-français, sont réunis en couronne avec trois autres emblèmes des ethnies importantes de la population canadienne de l'époque : les roses anglaises, chardons écossais et trèfles irlandais.

Ce drapeau est source de fierté pour les militaires. Il rappelle les événements qui ont mené à la création du régiment. En 1914, les tensions politiques entraînent les nations européennes et leurs anciennes colonies dans une guerre que l'on veut la dernière des dernières. Le Canada mobilise alors une armée considérable pour porter assistance aux alliés européens. Le 22^e Bataillon canadien-français naît dans ce contexte, pour favoriser l'intégration des soldats unilingues francophones. Pendant la Première Guerre mondiale, il constitue la seule unité d'infanterie de langue française au sein du Corps expéditionnaire canadien. L'ornementation des drapeaux régimentaires subséquents évoque les faits d'armes de ces hommes à Courcelette, à Passchendaele, à Ypres et à Vimy. (Dany Hamel)

Une torpille allemande à Gaspé

La Gaspésie, en raison de sa position stratégique à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, a plus d'une fois été la cible d'attaques ennemies. Celles-ci ont certainement atteint leur apogée pendant la Seconde Guerre mondiale, durant la bataille du Saint-Laurent. Cet épisode historique est pourtant méconnu. Par chance, le Musée de la Gaspésie en possède un témoin éloquent : une véritable torpille allemande.

Le 8 septembre 1942, le sous-marin *U-517* lance cette torpille vers le bateau *Meadcliffe Hall*. Mais l'engin rate sa cible : il frappe plutôt le cap de Saint-Yvon. La détonation retentit dans le village. L'explosion fait même éclater des fenêtres de maisons, créant tout un émoi.

Dès le lendemain, le pêcheur Roch Côté part à la recherche du projectile. À l'aide d'un grappin (sorte de petite ancre), il en récupère la partie arrière. Des agents de la police militaire l'attendent sur la grève pour lui confisquer son butin, mais le lui rendront après la guerre.

Des années 1950 à 1986 environ, M. Côté a exposé sa trouvaille dans un cabanon construit derrière sa maison. Il s'enorgueillissait d'avoir ainsi le « plus petit musée du monde » ! Les gens qui connaissaient l'histoire pouvaient s'arrêter chez lui et demander à voir la torpille. Celle-ci fait partie de la collection du Musée depuis 1987. (Vicky Boulay)

Dominique et Roland Côté tenant une partie de la torpille allemande trouvée en 1942 à Saint-Yvon, en Gaspésie

Source : Musée de la Gaspésie, fonds Guy H. Otis, P161/1a/112

Patrimoine et territoire, une approche intégrée

Suivez une formation en patrimoine bâti pour transformer le milieu de manière harmonieuse, tout en respectant l'identité des lieux.

Présentée par Action patrimoine

→ **Granby, le 10 mars**
Ferme Héritage Miner

→ **Val-Morin, le 18 mars**
Le Couvent

Inscription et information
www.actionpatrimoine.ca
education@actionpatrimoine.ca
+1 418 647-4347, poste 207

Formations offertes sur demande pour les groupes
Aussi disponible : formation sur les paysages culturels

Honorer la vision du monde des cultures ancestrales

ARCHITECTURE
RÉNOVATION
RÉHABILITATION
RESTAURATION

FGMDa ARCHITECTES

Tranches de vie

Un contexte, des façons de faire, des habitudes, un cadre bâti ont défini la vie de nos ancêtres. Les œuvres et objets suivants entrouvrent tous une porte sur leur quotidien.

Un dessin unique

Au Musée régional de Vaudreuil-Soulanges se trouve la seule représentation iconographique connue du manoir Chartier de Lotbinière. Ce dessin réalisé vers 1856 par Marie-Louise de Lotbinière Harwood, arrière-petite-fille de Michel Chartier de Lotbinière, a été retrouvé dans les archives familiales. Il montre le manoir avec ses cheminées, entouré d'arbres matures et de dépendances.

Ce domaine était situé sur les rives de la rivière des Outaouais, à la pointe de Quinchien. Parions que très peu de personnes qui empruntent le pont Taschereau de l'autoroute 20 entre Pincourt et Vaudreuil-Dorion ont conscience de traverser les terrains de cet ancien manoir seigneurial !

Source : coll. Musée régional de Vaudreuil-Soulanges, photographie de Sébastien Daviau

Ex-officier et ingénieur militaire, Michel Chartier de Lotbinière a fait construire l'édifice en 1766, trois ans seulement après avoir acheté la seigneurie de Vaudreuil de ses cousins François-Pierre de Rigaud de Vaudreuil et Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial. Michel Chartier de Lotbinière a été le premier seigneur à résider dans la seigneurie, concédée dès 1702. La famille Chartier de Lotbinière a conservé le manoir jusqu'en 1866, année présumée de sa démolition.

On pourrait croire que les bâtiments dessinés sont surtout le fruit de l'imagination de l'artiste, mais il n'en est rien. À la lumière des plans et documents notariés retrouvés jusqu'ici, la reproduction du domaine, bien que de facture naïve, est assez juste. Marie-Louise de Lotbinière Harwood a très bien représenté le manoir, les deux dépendances, le moulin (1768) et son canal d'amenée d'eau ainsi que les rangées d'arbres qui délimitaient la propriété. Ce dessin donne un aperçu du mode de vie seigneurial et témoigne du rôle joué par Michel Chartier de Lotbinière et ses descendants dans l'histoire de Vaudreuil-Dorion à la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle. Même si le manoir n'existe plus, il reste des traces de cette famille dans la région. Parmi elles, la magnifique église Saint-Michel qu'elle a fait construire de 1784 à 1787, avec sa chapelle seigneuriale dédiée à saint Louis. (Sébastien Daviau)

Traîneau d'urgence

On trouve, au Musée Beaulne de Coaticook, une œuvre qui reproduit un traîneau à incendie. Deux pompiers sont assis sur la banquette avant. Un troisième se tient debout en équilibre à l'arrière. Le boyau d'arrosage est bien intégré à la structure du traîneau, tiré par deux chevaux. La technique utilisée combine sculpture et bricolage, bois, caoutchouc, métal, fibre, similicuir, peinture et vernis.

Source : Musée Beaulne, photographie de Lise Lapointe

Fabriquée en 1992, cette œuvre de 82 cm sur 35 cm voisine entre autres avec un attirail de bûcheron, un traîneau de laitier, celui du livreur de bière et un corbillard. Elle fait partie d'une collection de sculptures dites naïves qui représentent les métiers d'autrefois au Québec. Son créateur, Lucien Bolduc, y met habilement en scène la réalité hivernale des pompiers de la fin du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècle. Une époque où ils se déplaçaient en traîneau puisque la neige des chemins n'était pas enlevée comme aujourd'hui, mais tout simplement aplatie.

Lucien Bolduc naît en 1916 à Lambton, au Québec, et travaille dès son jeune âge. Il est tour à tour ouvrier agricole, draveur, bûcheron, menuisier et, finalement, journalier dans une usine textile de Magog. Cet homme qui a toujours aimé sculpter occupait ses temps libres à fabriquer toutes sortes d'objets avec son couteau de poche. Son œuvre a notamment donné matière à des articles dans la presse régionale. (François Thierry Toé)

Hommes au travail

Source : coll. Musée Bas-Saint-Laurent, fonds Stanislas Belle, b05000

Sur la photo intitulée *Hommes au chantier*, prise vers 1900, une douzaine d'hommes, des bûcherons, fixent l'objectif du photographe. Une petite pause dans une journée de dur labeur. S'exilant dans la forêt pendant les mois d'hiver, ces hommes, souvent des cultivateurs, troquent la herse pour la hache afin de se procurer un revenu complémentaire.

Ce cliché qui fait maintenant partie de la collection du Musée du Bas-Saint-Laurent a pu être pris presque n'importe où au Québec. Dès la première moitié du XIX[e] siècle, l'exploitation forestière avait connu chez nous un essor considérable en raison d'un blocus continental qui avait poussé la Grande-Bretagne à s'approvisionner en bois au Bas-Canada. Puis, durant la seconde moitié du siècle, la croissance s'était poursuivie grâce à la production de bois de sciage et de bois à pâte pour le papier.

Avant l'apparition de la tronçonneuse, les bûcherons abattaient les arbres à l'aide de haches et de godendards. Ils débitaient ensuite les troncs en billes que des chevaux transportaient jusqu'à un plan d'eau. Parmi les hommes sur la photo, les plus aventureux seront draveurs. Au moment du dégel, ils flotteront le bois sur les rivières, jusqu'au moulin à scie ou à la papetière.

La figure du bûcheron a marqué l'imaginaire québécois. Qui ne connaît pas la légende de la chasse-galerie d'Honoré Beaugrand, qui met en scène un groupe de bûcherons concluant un pacte avec le diable ? (Mélanie Girard)

Dans les petits pots…

Au-delà des modes entourant le manger et le boire, l'alimentation est intimement liée à l'expérience humaine. Un plat préparé à la maison, des fruits ou des légumes frais ou même un aliment issu d'une transformation industrielle peuvent à eux seuls réveiller des plaisirs oubliés.

Pour beaucoup de gens, le nom Raymond évoque encore des confitures et des marinades qui occupaient une place de choix sur les tables québécoises. La fabrique de produits alimentaires Alphonse Raymond ltée, fondée en 1905, est devenue l'une des plus grandes au Canada, avant de disparaître au début des années 1970 en raison de la concurrence des multinationales de l'alimentation.

Il subsiste, au-delà des souvenirs, des traces de cette entreprise familiale. Bien qu'il ait changé de vocation, le complexe industriel Alphonse Raymond est toujours présent dans le paysage montréalais (l'Usine C, un centre de création théâtrale et de diffusion, occupe depuis 1995 l'ancien entrepôt situé à quelques pas de l'usine de la rue Panet, où des copropriétés s'installeront bientôt). Quelques collectionneurs ou musées possèdent également des pots en verre de cette compagnie. Mais retrouver un pot contenant le produit original, conservé depuis près de 40 années, est exceptionnel !

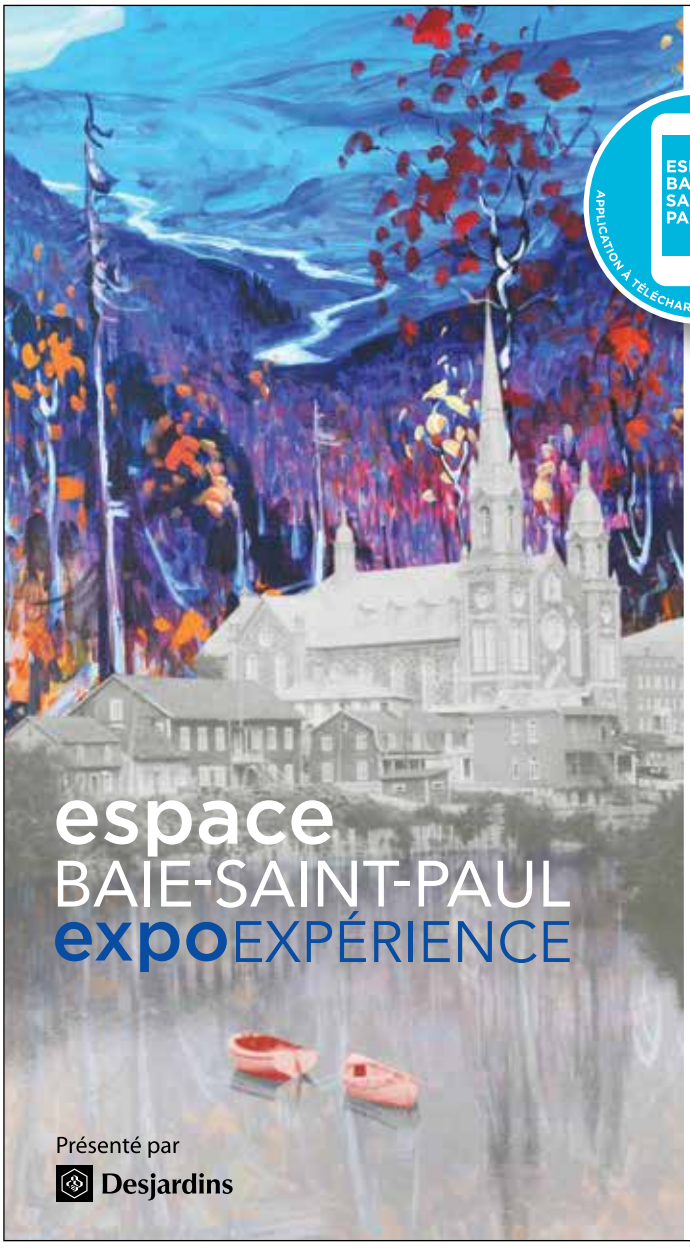
M. Eugène Raymond a mis de côté ce pot de petits oignons à son départ de l'entreprise. Embauché par son oncle en 1914, il a travaillé pour la compagnie jusqu'à la fin des années 1960. Après son décès au début des années 1980, sa fille a récupéré quelques pots de confitures et de marinades. Elle les a offerts à l'Écomusée du fier monde en 2015, pour la réalisation de l'exposition *Confitures et marinades Raymond. Faites pour plaire !*, présentée jusqu'au 14 février 2016. (Éric Giroux)

Source : Écomusée du fier monde

Source : Musée canadien de l'histoire, photographie de Steven Darby

Reconstruire son village

Entre 1929 et 1970, Jeanne Bélanger-Robichaud a sculpté son village en miniature. Cette œuvre qui offre un aperçu de la vie quotidienne à Saint-Jean-Port-Joli appartient aujourd'hui au Musée canadien de l'histoire de Gatineau. L'artiste a d'abord recréé l'église en tant qu'*ex-voto*, pour remercier Dieu de la guérison de sa fille. Les habitants, ravis par la beauté de cette reproduction fidèle de l'intérieur et de l'extérieur de leur église, ont demandé à l'artiste de sculpter également leurs maisons. Avec les années, Jeanne Bélanger-Robichaud a façonné à l'échelle plus de 13 bâtiments de sa localité et a ajouté des villageois, des véhicules ainsi que des éléments du paysage, comme des poteaux et des clôtures. Cet impressionnant village sculpté reflète de nombreux aspects du patrimoine et de la culture du Canada. Il témoigne de l'importance de la tradition religieuse, tout en faisant ressortir l'esthétique originale de l'art populaire québécois du XX^{e} siècle. (Laura Sanchini)



La première exposition permanente sur l'histoire, le patrimoine et le dynamisme culturel de Baie-Saint-Paul. Véritable lieu de découverte au cœur du centre-ville, Espace Baie-Saint-Paul vous convie à une visite du « paradis des artistes ». Le concept technologique vous permet de choisir les thèmes ou attraits que vous désirez explorer dans la salle interactive ou sur le terrain en parcourant la ville à l'aide des **CINQ CIRCUITS** qui vous sont proposés grâce à l'**application mobile à télécharger gratuitement**.

Un outil incontournable pour tout connaître de Baie-Saint-Paul !

HEURES D'OUVERTURE :

JANVIER À MAI
Du jeudi au dimanche de 10h à 17h

JUIN À LA FÊTE DE L'ACTION DE GRÂCES
Du mardi au dimanche de 10h à 17h
Ouvert également les lundis de juillet et août

DE L'ACTION DE GRÂCES À LA MI-DÉCEMBRE
Du jeudi au dimanche de 10h à 17h

DE LA MI-DÉCEMBRE À LA FIN DÉCEMBRE
Du mardi au dimanche de 10h à 17h
Fermé les 24, 25, 26, 31 décembre et 1er et 2 janvier
Ouvert les lundis fériés

4, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul
Tél : (418) 435-2540
www.baiesaintpaul.com/carrefour
carrefourculturel@baiesaintpaul.com

Carrefour CULTUREL Paul-Médéric
Baie-Saint-Paul
VILLE D'ART ET DE PATRIMOINE

Crédits photos : François Rivard
Robert Chiasson (photographie paysage d'hiver), Véronique Tanguay (photographie dans la borne).

Fabriquer des souvenirs

Parmi les objets sélectionnés, il y a enfin ceux qui témoignent de traditions artisanales incontournables ou… surprenantes.

Mèches commémoratives

La composition florale en cheveux réalisée en 1890 pour honorer la mémoire de M^me^ Reine Élisabeth Chevrier, décédée le 5 août 1872, fait partie de la collection Robert-Lionel-Séguin du Musée québécois de culture populaire, à Trois-Rivières. La fine chevelure bouclée de la défunte forme un motif fleuri que rehausse un feuillage verdoyant fait de plumes. L'œuvre représente son monument funéraire près d'un saule pleureur.

Aussi appelé tableau en cheveux, ce type d'art s'est développé entre la fin du XVII^e^ siècle et le début du XX^e^, principalement au Canada et en Europe. Intégrant des mèches prélevées au moment de la toilette mortuaire, ces œuvres que beaucoup de familles québécoises possédaient étaient parfois très élaborées. Des artisans vivant à la campagne s'adonnaient à cet art populaire, sans compter leurs heures. Des religieuses également : elles remettaient le fruit de leur travail à un proche du disparu, en guise de relique.

En dehors des rites funéraires, les cheveux ont servi à confectionner de nombreux objets à la mode du temps, tels des bijoux ou des accessoires de costumes. D'autres créations utilisant cette matière commémoraient des événements heureux comme une naissance, des fiançailles ou un mariage.

Maintenant que cette façon de faire est révolue, seules de rares pièces des collections muséales québécoises constituent la mémoire de cette pratique particulière et méconnue. (Nathalie Boudreault)

Source : Musée québécois de culture populaire, coll. Robert-Lionel-Séguin, 1983.2932

De céramique et d'érable

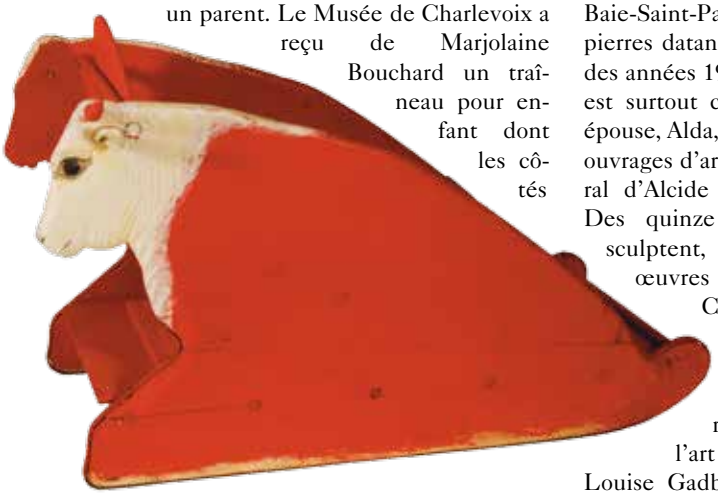
La scène *La cueillette de l'eau d'érable*, que l'on peut voir dans l'exposition permanente du Musée Marius-Barbeau, fait partie de la série Artisanat produite par l'industrie Céramique de Beauce en 1975. Création du céramiste Philippe Lambert, elle relate l'histoire de Céramique de Beauce et évoque l'importance de la tradition acéricole dans la région, deux traits identitaires incontournables.

Pendant un demi-siècle, Céramique de Beauce a fabriqué des millions de pièces aux fonctions utilitaires, décoratives ou promotionnelles. Son apport à la culture entrepreneuriale beauceronne est indéniable. Le Musée Marius-Barbeau, dont les collections comptent plus de 11 000 artéfacts liés à l'entreprise, consacre une exposition permanente à cette grande histoire industrielle.

En Beauce, on le sait, la tradition acéricole est capitale et l'engouement pour le sirop d'érable et sa production, partout palpable. À une époque pas si lointaine, auges, chalumeaux et moules à sucre étaient fabriqués de façon artisanale. Certes, les techniques ont changé et les équipements se sont modernisés, mais aller à la cabane éveille toujours la fièvre beauceronne ! En exposant une partie de sa vaste collection acéricole, le Musée Marius-Barbeau met en valeur le patrimoine culturel qu'a fait naître le temps des sucres. (Isabelle Veilleux)

Source : Musée Marius-Barbeau, photographie d'Isabelle Veilleux

Qui n'a pas en mémoire le souvenir d'enfance d'une joyeuse promenade en traîneau ? Plus rares sont toutefois ceux qui peuvent évoquer un traîneau façonné par un parent. Le Musée de Charlevoix a reçu de Marjolaine Bouchard un traîneau pour enfant dont les côtés sont sculptés en forme de tête de bœuf. On l'attribue à son père, Lucien, un des nombreux artistes issus de la famille Bouchard. Cette famille habitait le moulin César de Baie-Saint-Paul, une construction de pierres datant du XVIII[e] siècle. Au début des années 1920, Joseph-Arsène, meunier, est surtout connu comme ébéniste. Son épouse, Alda, fait des tapis crochetés et des ouvrages d'artisanat pour le magasin général d'Alcide Bergeron de Pointe-au-Pic. Des quinze enfants du couple, sept sculptent, peignent et dessinent des œuvres qui attirent les visiteurs de Charlevoix dans les années 1930. En 1940, la vedette des filles, Simone-Mary, expose à Montréal et obtient la reconnaissance du milieu de l'art moderne, grâce à l'artiste Louise Gadbois. Elle se signale surtout dans les expositions qu'organisent Maud Cabot et Patrick Morgan, premiers parrains des artistes populaires du Québec. Après son décès prématuré, ses sœurs Marie-Cécile, Laure-Marie et Édith poursuivent son œuvre en représentant la vie paysanne. Chez les garçons, Stanley, Lucien et Joseph-Arthur sont des sculpteurs exceptionnels.



Source : Musée de Charlevoix, photographie de Jacques Hudon

Né en 1926, Lucien sculpte dès l'âge de sept ans. Il travaille des pièces utilitaires comme des tables ou des chaises, des plats et des bols. Il crée également de nombreux animaux : des coqs, des canards et des truites. Lucien décède à Baie-Saint-Paul en 2009.

De mai 2016 à avril 2017, le traîneau fera partie d'une exposition temporaire consacrée aux vaches dans l'art et la culture populaires. (Annie Breton)

Atelier
L'ÉTABLI
Ébénisterie
L'ÉBÉNISTERIE AU SERVICE DU PATRIMOINE
Nous possédons les outils, le savoir-faire, le professionnalisme et ce qu'il faut de passion pour créer ou reproduire toutes vos boiseries ornementales, intérieures ou extérieures.
Prix de l'artisan Opération patrimoine architectural de Montréal 2006
T.514.270.0115 | 2050, rue Dandurand, local 409 Montréal (QC) H2G 1Y9
www.atelier-letabli.ca

POUR VIVRE UNE EXPÉRIENCE DIFFÉRENTE, TOTALEMENT HUMAINE
MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE
POUR LA CONTINUITÉ DE LA MÉMOIRE
Nouvelle exposition
ÉMOTIONS
Georges De Roy, photographe
Autres expositions
Souvenirs de table
Partir pour la famille, croyance et réalité
Léon Trépanier, journaliste-villégiateur

710, av. De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli G0R 3G0
418 358-0518
information@memoirevivante.org
www.memoirevivante.org